

Sylvie Neeman

## **Un bel éloge de la lecture aux 13es Journées d'AROLE**

Les 14 et 15 novembre 2003, La Chaux-de-Fonds s'est transformée en «capitale du livre pour la jeunesse». La cité neuchâteloise accueillait en effet les 13es Journées d'AROLE, ainsi qu'Abraxas, le festival du livre pour l'enfance et la jeunesse; Arole y fêtait son vingtième anniversaire, et les Bibliothèques des Jeunes de La Chaux-de-Fonds, elles, soufflaient... cinquante bougies! Beaucoup d'événements, beaucoup de rencontres et des interventions d'une richesse et d'une qualité rares ont ponctué ces festivités. Comme Josiane Cetlin, l'organisatrice principale des Journées d'AROLE, le soulignait dans son introduction, il semble aujourd'hui plus que jamais important de rappeler que la lecture peut être un acte heureux, un acte de liberté, que nous sommes faits de nos lectures, que nous nous construisons au travers d'elles, et que c'est de la communion du lecteur et de l'écrivain que naît l'œuvre...

### **Pinocchio, lecteur de propagande**

Alberto Manguel inaugura le cycle des conférences; en choisissant de présenter «Comment Pinocchio apprit à lire»; ce grand romancier et essayiste, auteur de nombreux ouvrages autour de la lecture, avait d'emblée acquis l'intérêt de son public; il montra qu'à ses yeux, la saga du pantin est celle de l'éducation d'un citoyen qui entre dans la société humaine et veut découvrir qui il est vraiment. Or Pinocchio n'y parvient jamais tout à fait. Il devient un petit garçon ayant appris à lire, il ne devient pas un lecteur.

L'école, dans l'histoire de Collodi, c'est le lieu où l'on rembourse à la société ce que l'on reçoit d'elle; mais l'instruction exige des sacrifices: Geppetto doit vendre son veston pour acheter un abécédaire. Quant à Pinocchio, il n'est certes pas insensible à la culture; n'affirme-t-il pas que s'il était riche, il se souhaiterait un palais avec une bibliothèque, mais une bibliothèque... pleine de fruits confits et de panettone! Dans une société où les besoins des êtres humains ne sont pas satisfaits, les livres ne peuvent faire office de nourriture.

Pinocchio apprend donc l'alphabet, puis il apprend à déchiffrer superficiellement un texte, mais il ne dépasse pas ce stade-là. Alberto Manguel note que «l'école l'a préparé à lire de la propagande, rien de plus.» Il apparaît ainsi que, paradoxalement, une société porte en son sein même le pouvoir de sa subversion: elle doit apprendre à ses concitoyens la maîtrise des codes, or c'est précisément cette connaissance des codes qui donne au citoyen la possibilité de remettre en question la société... Alberto Manguel termine sa conférence en affirmant que toute vraie lecture est citoyenne - et donc porte ouverte à la subversion. Et si, demande-t-il alors, en tant que société nous ne voulions pas de citoyens pensant, c'est à dire lisant, écrivant, réfléchissant?

### **Le visage maternel, premier livre du bébé**

Ce sont les compétences linguistiques des très jeunes enfants qui ont été au centre des propos du psychanalyste et linguiste d'origine colombienne Evelio Cabrejo-Parra. En effet, les nourrissons peuvent traiter des informations linguistiques avec une finesse inattendue, et des capacités distinctives que des adultes, par exemple face à une langue étrangère, ne possèdent pas eux-mêmes. Or distinguer, nous dit le chercheur, c'est déjà penser! Le langage, à ses yeux, a «un pied dans la nature et un pied dans la culture.» La voix humaine est «siège d'altérité»: pour parler, il faut avoir entendu la voix d'un autre; c'est donc par la voix que se construit l'architecture psychique d'un être humain. Rejoignant ici Alberto Manguel, Evelio Cabrejo-Parra relève que le babil du nourrisson ne se réalise que lorsque ses autres besoins sont satisfaits: un bébé qui a froid, ou faim, ne «gazouille» pas. Le bébé est un porte-parole, en ce sens qu'il porte, dans sa parole, quelque chose qui appartient à la parole de l'autre. La première fonction du langage est donc de servir

d'autoaliment, un aliment qui permet de maintenir en vie l'activité psychique qui se met en mouvement.

Par de très belles évocations, le conférencier montre ensuite que le premier livre du bébé, c'est le visage maternel; le bébé «lit» en permanence les voix qu'il entend; et lorsque la mère imite à son tour son enfant, c'est, pour lui, rien moins qu'une «petite fête narcissique»! Chaque discours - et ce sera le cas notre vie durant - est un écho du discours de l'autre.

Le livre peut être une excellente façon de nourrir cette intersubjectivité naissante. Le bébé a soif de prosodie, de musique, toutes choses que les berceuses, les comptines, puis les histoires lui offrent. Il est important de proposer très tôt des livres aux enfants car, dès le 6e mois, l'enfant possède une compétence iconique, autrement dit, dès le 6e mois, il comprend la différence entre la réalité et l'image. L'enfant montre et l'adulte nomme - si l'adulte est indifférent, ne réagit pas, c'est pour l'enfant une tragédie psychique: il perd son élan, son envie. Peu à peu, l'enfant comprendra qu'on peut nommer des choses qui sont absentes, et dès lors, dit Evelio Cabrejo-Parra, c'est toute la littérature qui devient possible...

### **Le livre, juste un miroir?**

Jeanne Ashbé, première créatrice à s'exprimer, se réjouit d'autant plus d'être là, qu'il y a quelques années, elle n'aurait certainement pas été invitée à un éloge de la lecture, car on ne parlait tout simplement pas, alors, de lecture pour les tout-petits à qui ses livres sont destinés!

Cette artiste belge, elle-même mère de cinq enfants, raconte inlassablement le quotidien des très petits enfants; mais ne fait-elle que leur proposer un miroir? Ou bien derrière le miroir, y a-t-il quelque chose que les enfants perçoivent et qui les émeut?

Au-delà de la représentation du quotidien, elle cherche une certaine vérité, qui est celle de savoir comment nous vivons cette réalité de l'intérieur. A ses yeux, c'est la mise en images et en mots des émotions que suscite la vie de tous les jours qui émeut un enfant. Ainsi l'enfant se reconnaît, mais il est aussi reconnu par l'adulte, dans son entreprise de «s'abreuver au monde». De plus, le tout-petit sait que ce n'est pas lui, dans les livres. L'enfant dessiné lui ressemble, mais il est différent de lui: on peut donc adhérer ou non à ce qu'il vit.

Jeanne Ashbé conclut sa présentation par une injonction: «partager la vie des tout-petits, avec des images, c'est une aventure formidable; ne la laissez pas passer!»

### **Pour tenir tête au «terrorisme du wagon...»**

Après le registre très tendre de l'artiste belge, changement de ton et de décor. Antonin Louchard, plein d'humour et de causticité, invite le public à un parcours à travers ses livres, des plus anciens aux plus récents. Pour lui qui est peintre, l'album est un formidable prétexte à faire des images, à expérimenter des collages; en tant qu'auteur-illustrateur, il fait mille allers-retours entre le texte et l'image, toujours insatisfait, parce que le lien entre les deux s'organise de façon variable, étonnante, parfois incontrôlable...

Antonin Louchard veille à ce que ses livres ne soient ennuyeux pour personne: c'est la vie elle-même que, par la provocation, il essaye d'introduire dans l'album. Dans son fameux *Tout un monde*, un imagier édité chez Thierry Magnier en 1999, Louchard, en collaboration avec Katie Couprie, a tout fait pour éviter l'imagier conventionnel, à savoir des objets, classés, représentés accompagnés de leur nom; c'est au contraire une sorte d'inventaire à la Prévert que les artistes ont proposé, trop désireux d'échapper à ce que Louchard appelle «le terrorisme du wagon» (à savoir le sempiternel W comme wagon)! Tout un monde entretient et ménage ce rapport poétique que l'enfant a naturellement à ce qui l'entoure. C'est un livre ouvert sur le monde, écrit à l'aide d'images narratives qui rendent possibles une infinité d'histoires.

### **«Donner droit de cité à ses blessures»**

Michèle Petit, en tant qu'anthropologue, a toujours porté une attention très vive aux paroles des

lecteurs et des lectrices; elle constate cependant que peu de chercheurs se sont penchés sur les adolescents et la lecture: c'est une tranche d'âge qui semble résister à l'étude! Or l'adolescence reste une période où on lit beaucoup.

Michèle Petit s'est en particulier intéressée à la contribution de la lecture dans la construction ou la reconstruction de soi. Elle cite l'exemple d'enfants juifs, émigrés aux Etats-Unis dans les années d'après-guerre, des enfants fortement traumatisés, des adolescents écorchés vifs que seule la lecture de poèmes d'Indiens d'Amérique, eux aussi bien maltraités par l'histoire, parviendra à sortir de leur état de révolte absolue.

Une autre expérience eut lieu en 2000, sous la dénomination «Je choisis la parole»: il s'agissait d'un programme visant à redonner une enfance aux enfants de la guérilla colombienne, par l'évocation de contes et de mythes. Aux yeux de l'anthropologue, pour ceux qui ont été dépouillés de leurs droits fondamentaux, un livre est peut-être la seule porte qui permette de franchir le seuil et de passer de l'autre côté, celui de la vie, de l'avenir.

Michèle Petit se plaît à relever la fréquence des métaphores spatiales que les adolescents utilisent pour évoquer ce que le livre leur apporte: espace de liberté, chambre à soi, espace ouvert sur un redéploiement possible. L'importance de la rêverie est également soulignée: il est rare que les scientifiques, les découvreurs n'aient pas un jardin secret, par exemple une activité artistique, voire une simple propension à rêvasser... Mais un obstacle se dresse, particulièrement pour les garçons: souvent, l'acte de lire est associé à la féminité, et certaines familles, certains milieux envisagent très mal de voir un garçon lire.

Pourquoi lisent-ils, ces ados, filles et garçons? A cet âge, la question du corps, de la sexualité, des fantasmes est essentielle; ce sont des pulsions violentes qui demandent un écho dans la voix des autres, qui dès lors offre un sentiment de légitimité à ces sensations si troublantes.

Lire, dira encore Michèle Petit, c'est lier. C'est sortir de sa solitude, s'ouvrir au lointain, ou encore «donner droit de cité à ses blessures». D'où le rôle essentiel des bibliothécaires qui, avec beaucoup de finesse, peuvent infléchir de façon décisive le destin de certains adolescents.

### **Children's laureate et fermier-écrivain**

C'est à un véritable one man show que nous a conviés Michael Morpurgo: conteur incroyable, clown, comédien, mais aussi homme de cœur à la sensibilité exacerbée, toutes les émotions de la vie ont défilé devant un auditoire conquis par ce «fermier-écrivain». Children's laureate depuis mai 2003, Michael Morpurgo sillonne l'Angleterre pour parler, inlassablement, de littérature pour les enfants. Et quand il ne voyage pas, quand il n'écrit pas, il s'occupe de sa ferme et de ses bêtes; ses fermes, faudrait-il dire, puisque sa femme et lui en possèdent désormais trois, où ils invitent des enfants de quartiers défavorisés à un séjour campagnard; ainsi, ce sont plus de trois mille petits citoyens qui, chaque année, profitent de ces semaines proches de la nature «parce qu'à l'école on apprend très peu, vraiment...»

C'est à la voix de sa mère, comédienne, que sont associés ses premiers souvenirs de lecture: les Just so stories de Kipling sont à l'origine de sa fascination pour les mots, mais aussi pour la voix, pour ce quelque chose d'intime qui se passait alors entre sa mère et lui. Pourtant à six ans et demi, il part en pensionnat et c'est la fin de la magie: la littérature, il la déteste! ce n'est qu'à son entrée à l'université, et avec la fréquentation en particulier des écrits de Robert Louis Stevenson, qu'un peu d'amour renaît. Et puis il commence à écrire: à ce jour, une centaine de livres sont signés de son nom... Ecrire est pour lui un acte naturel; chaque jour, il observe le monde, capte un petit événement sur lequel il rêve, tisse et fantasme pendant des semaines, des mois, fait des liens entre les événements et les impressions, les sentiments, puis un beau matin, l'histoire est prête à être écrite.

### **L'écriture de l'entre-deux**

Dernière créatrice invitée, Jeanne Benameur est un peu l'incarnation de l'entre-deux: élevée entre deux cultures, arabe et italienne, ayant connu différents exils, écrivant autant pour les adolescents

que les adultes, elle incarne le passage, la recherche de soi, continue. D'emblée, elle précise que la psychanalyse tient une part importante dans son travail d'écriture. A ses yeux, la lecture permet à quelqu'un d'être soi. La lecture, c'est le moyen d'aller vers le semblable - qui n'est pas le même. Un texte, même s'il est très proche de ce qu'on a vécu, ne raconte pas notre histoire, mais une histoire semblable. Jeanne Benameur avoue que petite, elle avait l'impression -difficile - de n'être semblable à personne.

Sans les livres, on se durcit, on peut se laisser tenter par la violence, on perd le lien avec les émotions. Quand elle écrit, elle cherche le blanc, le silence, une résonance qui sonne juste. Dans le blanc, une image est possible, une représentation. Pour la communication, on a les mots; le silence, lui, est une chance pour la communion. Il y a création d'un espace où quelqu'un d'autre peut respirer. Notre puissance d'imaginaire est alors en jeu, notre puissance visionnaire.

En tant qu'enseignante, elle n'a jamais pensé que ses cours pouvaient être plus intéressants que la lecture d'un livre; c'est pourquoi il y a toujours, dans sa classe, une «table de livres», où les élèves ont à tout moment le droit de se servir... et de lire, quel que soit le cours donné. Le plus important étant d'admettre que l'autre - en l'occurrence l'élève - ne prenne pas forcément ce qu'on lui offre. Peut-être parce qu'ouvrir un livre, c'est prendre un risque en tant que lecteur: celui d'être amené là où on ne veut pas aller.

### **L'historien, un désenchanteur?**

C'est Jean-Yves Mollier, docteur en littérature et en histoire, qui aura le mot de la fin, ou du moins celui d'une raison moins passionnée... Dans un panorama très érudit des habitudes de lecture au cours des trois derniers siècles, l'historien montre que de tout temps, les lecteurs ont été orientés par des «prescripteurs», mais également que le public lui-même a pu faire pression sur le dictât des bonnes lectures, obligeant ainsi, par exemple, les bibliothèques à céder à la fin du 19e siècle aux «ravages de la modernité», et donc à acquiescer... des romans!

L'idée que la culture de masse puisse intoxiquer les esprits a pourtant perduré jusque dans les années 1960.

Jean-Yves Mollier analyse le rôle des Eglises et des Etats dans l'inculcation de ce tabou de la lecture. Il constate ainsi qu'à la fin du 19e siècle, trois conceptions coexistent dans les pays catholiques: le refus pur et simple de la lecture (invention potentiellement diabolique), la lecture, mais bien encadrée et surtout édifiante, et enfin l'encouragement à lire, en commençant bien sûr par la Bible. La déchristianisation, de même que le «progrès», et en particulier l'urbanisation, favorisent la rencontre entre la population et l'imprimé; les tirages des quotidiens sont astronomiques, et face à cet immense engouement pour la chose écrite, il devient plus sage de fustiger les mauvaises lectures que de condamner le principe même.

Dans l'immédiat après-guerre, la France ne compte que 250 bibliothèques; il y en a aujourd'hui plus de 2600. C'est une belle illustration du principe du «pourvu qu'ils lisent», vision optimiste des effets de la lecture sur la construction de la personnalité. La liberté du lecteur prévaut, et les psychologues, de leur côté, se montrent beaucoup plus conciliants envers les «mauvais genres». Mai 68 a passé par là, et son élan de liberté, de permissivité. Les livres viennent à la rencontre des enfants dans les rues des quartiers défavorisés, on bâtit des bibliothèques selon des architectures spécifiques, éditeurs et auteurs s'interrogent passionnément sur le contenu des livres à venir; derrière cet engouement pointe une autre angoisse, bien contemporaine celle-là: celle que l'enfant ne lise plus. Et, souligne non sans humour l'historien, ce principe du plaisir de la lecture va très loin, puisqu'on va chercher les bébés-lecteurs jusque dans leur bain, à l'aide d'albums de plastique. A quand les livres spécial fœtus?

On le voit, la charge symbolique du livre est aussi forte aujourd'hui qu'il y a trois cents ans, mais elle est radicalement inversée; le livre est devenu une valeur-refuge, un talisman, un gage de réussite dans la vie. On assiste à l'apogée du livre de jeunesse, et le rôle de l'historien, selon les propres mots de Mollier, est de «faire partie de l'école du désenchantement». Plus exactement, il aura replacé l'église au milieu du village, et donc l'engouement actuel pour la lecture dans un processus...

passionnant autant que passionné!

Les Actes de ces 13es Journées d'AROLE peuvent être commandés au Secrétariat d'AROLE, rue Saint-Etienne 4, 1005 Lausanne; tél. et fax : + 41 21 311 52 20; ou [arole@freesurf.ch](mailto:arole@freesurf.ch). Prix: Fr. 25.- + les frais de port.

Sylvie Neeman, rédactrice de la revue de littérature pour la jeunesse Parole, Nouvelle-Héloïse 8, 1815 Clarens, Suisse. + 41 21 964 24 48; [Sylvie.neeman@hispeed.ch](mailto:Sylvie.neeman@hispeed.ch)